

L'inscription du genre dans l'architecture

Representation of gender in architecture

Geschlechterpräsenz in der Architektur

L'iscrizione del genere nell'architettura

La inscripción del género en la arquitectura

Hilde Heynen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3575>

DOI : [10.4000/perspective.3575](https://doi.org/10.4000/perspective.3575)

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 693-708

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Hilde Heynen, « L'inscription du genre dans l'architecture », *Perspective* [En ligne], 4 | 2007, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3575> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3575>

L'inscription du genre dans l'architecture

Representation of gender in architecture

Geschlechterpräsenz in der Architektur

L'iscrizione del genere nell'architettura

La inscripción del género en la arquitectura

Hilde Heynen

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte est paru sous le titre « In de ruimte gevestigd: gendermodellen in architectuur », dans *Onze Alma Mater*, août 2001, p. 306-329, un numéro thématique consacré au genre.

- 1 La théorie architecturale est une discipline très ancienne dont la valeur était déjà reconnue dans l'Antiquité. Les écrits de Vitruve constituent la source la plus lointaine qui nous soit parvenue : le fait de construire y est soumis à une réflexion teintée tant de philosophie que de technique, d'où découlent des règles et des critères visant à déterminer la meilleure façon de procéder. De tout temps, la théorie architecturale a été imprégnée de métaphores relatives à la masculinité et à la féminité. On connaît le lien que fait Vitruve entre les ordres et les proportions du corps de l'homme et de la femme, lien qui n'a cessé d'être transmis par l'enseignement : l'ordre dorique, pour lequel la hauteur de la colonne correspond à six fois son diamètre, propose un rapport tenant compte des proportions du corps de l'homme ; l'ordre ionique, qui s'inspire pour sa part de l'idéal féminin de beauté, reproduit les proportions féminines, le diamètre de la colonne correspondant à un huitième de sa hauteur ; enfin, l'ordre corinthien « représente la délicatesse d'une jeune fille, à qui l'âge rend la taille plus dégagée et plus susceptible de recevoir les ornements qui peuvent augmenter la beauté naturelle » (VITRUYE, [1673] 1999, p. 51).

- 2 De même, le mythe originel de l'architecture est souvent rapporté dans une terminologie tout aussi marquée. Ainsi, à l'instar de toutes les muses, celle de l'architecture est de sexe féminin. C'est dans *Eupalinos ou l'architecte* de Paul Valéry, dialogue entre Socrate et Phèdre défunts, que l'on trouve l'une des plus belles pages sur le sujet. Figurant l'architecte originel, le Grec Eupalinos conçoit ses édifices en hommage à une femme qu'il a aimée. Phèdre rapporte ses propos : « Écoute [...], ce petit temple que j'ai bâti pour Hermès, à quelques pas d'ici, si tu savais ce qu'il est pour moi ! – Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle, – c'est peu de chose : quatre colonnes, un style très simple, – j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. Ô douce métamorphose ! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe, que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les proportions particulières. Il vit pour moi ! Il me rend ce que je lui ai donné... » (VALÉRY, [1921] 2002, p. 28-29).
- 3 Heinrich Tessenow, architecte allemand de la première moitié du XX^e siècle qui travaillait dans un registre très sobre tendant au classicisme, nous propose une autre version de ce même mythe. Dans son essai « *Wie Adam Baumeister würde* » [« Comment Adam devint architecte »], il nous montre un jeune Adam qui, sous l'insistance d'Ève, laquelle se soucie de protéger ses enfants, construit à contrecœur une maison servant d'abri contre l'hostilité de la nature après la chute. Mais avec l'âge, Adam découvre que construire constitue une source de bonheur et de fierté : après ses années d'apprentissage, il se met à croire aux valeurs familiales et maternelles ; il s'établit comme architecte à part entière et élabore un lieu de vie à sa dimension (TESSENOW, 1982, p. 13).
- 4 Pendant longtemps, on a considéré comme allant de soi le fait que de tels mythes originels confèrent une identité sexuelle précise au personnage de l'architecte. À propos de la théorie architecturale, on ne peut parler d'une cécité relative au genre puisque les métaphores de masculinité et de féminité sont fréquentes (FORTY, 1996). Toutefois, on relève une inconséquence : quand on emploie sans réfléchir ces termes, on aboutit à ce que leur incidence sur le contenu des identités de genre et sur les rapports entre les sexes échappe à toute problématique.
- 5 Dans l'élan de la deuxième vague féministe des années 1960-1970, et parallèlement à l'apparition des études des femmes, un débat critique a vu le jour dans les domaines de l'architecture et de l'aménagement du territoire, qui mettait en avant l'émancipation de la femme et remettait en question certaines traditions et évidences. Ces dernières décennies, ce débat n'a cessé de prendre de l'ampleur en s'inspirant pour une part des développements théoriques avancés par les études des féministes et les *gender studies* ; il a été à l'origine d'un ensemble important d'expositions, de colloques et de publications. Son objectif principal consistait, en premier lieu, à mettre à l'ordre du jour les aspects de la réflexion sur l'architecture et la planification qui entravent implicitement l'émancipation de la femme et, dans un second temps, à élaborer une solution de remplacement à la pratique qui avait cours. Revêtant d'abord une teneur militantiste très politique, la discussion s'est peu à peu portée sur un champ plus théorique et recentrée sur l'écheveau complexe qui entrecroise organisation architecturale de l'espace et construction des identités de genre.
- 6 Le présent article a pour ambition de proposer un tour d'horizon des contributions d'inspiration féministe portant sur la théorie architecturale. Nous partons d'une grille d'interprétation opérant une distinction entre trois « paradigmes » qui se sont plus ou

moins succédé : la pensée égalitariste, la pensée différencialiste et la pensée déconstructiviste. Ces courants théoriques ont en grande partie marqué la réflexion sur la répartition des rôles et le genre, y compris dans d'autres domaines de la recherche, par exemple les « études culturelles » et l'histoire de l'art (VAN DER STIGHELEN, 1999). Certes, ils ne se manifestent pas toujours sous leur forme « pure » et leur ordre chronologique d'apparition n'est pas non plus tout à fait arrêté. Il n'en reste pas moins que cette grille de lecture est pratique car elle permet de relever une certaine logique dans les thématiques et les modes d'approche mis en avant ces trente dernières années. À partir d'une conception bien précise de la question du genre, chaque courant développe une double critique : l'une portant sur l'aménagement de l'environnement construit (le *hardware* de l'architecture), l'autre sur l'architecture en tant qu'institution (le *software*). Par « institution », nous entendons l'ensemble des organismes et des discours sociaux qui portent le champ culturel « architecture » : écoles, universités, associations, textes législatifs, publications spécialisées, expositions, archives, etc.

La critique issue de la pensée égalitariste

- 7 À la base de la deuxième vague du mouvement féministe, on trouve la pensée égalitariste, laquelle part de l'idée qu'hommes et femmes se valent en principe et qu'ils ont les mêmes capacités. Selon l'optique dominante de ce paradigme, les femmes sont opprimées et victimes d'une discrimination, y compris dans la façon dont on organise l'espace : le pouvoir est inégalement réparti entre hommes et femmes et il convient de corriger cette situation. À partir de cette pensée, on est amené à critiquer les pratiques discriminatoires qu'on relève dans l'articulation architectonique et urbanistique de l'espace ainsi que dans le fonctionnement de l'architecture en tant qu'institution.
- 8 Toujours selon cette approche, la dichotomie entre masculinité et féminité constitue un facteur déterminant de l'organisation de l'espace. Ainsi, on relève une association séculaire, et semble-t-il quasi universelle, entre la femme et la maison : plus que les hommes, les femmes sont considérées comme responsables de l'aménagement de la maison, de la bonne gestion du ménage et de tout ce qui y est inhérent – enfants, éducation, prise en charge des membres de la famille malades, etc. Quant aux hommes, on les associe bien plus que les femmes à la vie publique, à l'économie, la politique, le professionnalisme. Cette opposition se concrétise dans l'architecture, laquelle donne « forme », au sens littéral, à la séparation entre sphère privée et sphère publique. Dans le cadre de la pensée égalitariste, cette séparation apparaît comme une pratique discriminatoire car elle s'accompagne d'un déséquilibre des pouvoirs lésant les intérêts de la femme.
- 9 À ce titre, la publication en 1980 de *Vrouwendomicilie en mannendominantie. Reader over vrouwen, wonen en gebouwde omgeving* [*Domicile féminin et domination masculine. Recueil sur les femmes, le logement et l'habitat*], est caractéristique (VAN MEIJEL, 1982). Dans la préface, on peut lire : « L'espace public a été jusqu'à présent étudié comme une sphère forcément masculine sans que cela soit pensé sous la forme d'une problématique. La sphère publique elle aussi est 'imprégnée' de rapports professionnels et de pouvoir entre les sexes. De ce fait, l'accès des femmes à l'espace public pose problème. Dans le secteur du logement, de l'habitat et de l'aménagement du territoire, on ne tient pas compte des intérêts de la femme quand on étudie ou planifie le lieu où l'on travaille ou

encore les moyens de transport entre le domicile et ce lieu... » (VAN SCHENDELEN, VEHMEIJER, VERLOO, 1982, p. 14)¹.

- 10 Au cours de la période considérée, de nombreuses études se sont concentrées de fait sur les conséquences néfastes pour les femmes de certaines habitudes prises par les concepteurs de l'aménagement du territoire. Ainsi, aux Pays-Bas, la recherche souligne l'influence négative de schémas particuliers de planification sur le bien-être des femmes. À Lelystad, ville-dortoir située à une cinquantaine de kilomètres d'Amsterdam, on assiste au phénomène très sensible de « la veuve verte » : domiciliées loin de la capitale, les femmes se retrouvent isolées du marché du travail et n'ont d'autre ressource que de se focaliser sur leur maison et leur famille. L'inégale répartition des tâches entre hommes et femmes s'en trouve renforcée, de même que la dépendance économique de ces dernières. Tout cela est la conséquence directe d'une planification basée sur le zonage qui – sous l'influence des principes répandus par l'urbanisme moderne – sépare autant que possible travail, habitat, transports et loisirs (VAN MEIJEL, 1981).
- 11 À la critique urbanistique de l'habitat des villes-dortoirs, des banlieues-dortoirs ou des zones suburbaines vient s'ajouter une critique architectonique. Le modèle de base de la maison individuelle – grand salon, cuisine, chambre à coucher des parents, chambres à coucher des enfants, bureau – n'est-il pas conçu pour un modèle social conventionnel qui suppose que l'homme gagne l'argent et la femme tient le ménage ? Cet habitat ne se prête guère à d'autres modes de vie, si bien qu'il favorise le maintien du modèle ancien des rapports sociaux qui entrave l'émancipation. Voilà pourquoi des architectes féministes conçoivent des solutions de rechange, par exemple « l'autre 3 pièces » de Luzia Hartsuyker (STOKKERS, TUMMERS, 1987, p. 113). Ce projet d'appartement rompt avec les agencements hiérarchiques habituels qui conçoivent des espaces de différents ordres de grandeur. Celui-ci propose trois pièces équivalentes de même dimension situées autour d'un centre qui comprend la cuisine et la salle de bains. Un tel appartement permet de vivre de façon classique, en couple avec un enfant ; mais on peut aussi envisager de le partager à deux ou trois adultes.
- 12 La pensée égalitariste porte son attention sur un autre point : l'inaccessibilité relative de l'espace public pour la femme. Celle-ci ne jouit pas de la même liberté de s'y rendre qu'un homme. Il convient en effet de prendre en compte l'insécurité – réelle ou imaginaire – le soir et la nuit, à quoi s'ajoute le risque pour elle d'être prise pour « une femme publique » – relevons ici l'asymétrie sur le plan sémantique : « l'homme public » n'est en rien un équivalent masculin de « femme publique », l'expression serait même plutôt un pléonasma. À partir des années 1960, le mouvement féministe a fait de la question de la sécurité une de ses revendications majeures, si bien que des projets de toutes sortes se trouvent aujourd'hui soumis systématiquement à un examen selon des critères tels que la visibilité, un bon éclairage, la possibilité d'un contrôle social, etc. (STAUT, 1993 ; WEKERLE, WHITZMAN, 1995).
- 13 Daphne Spain a élargi la problématique de la discrimination dans l'espace en posant en des termes généraux la question suivante : dans quelle mesure peut-on établir un lien entre articulation de l'espace en rapport avec les sexes – elle parle de « *gendered spaces* » – et répartition sociale du pouvoir et du prestige ? La tente des Bédouins se subdivisant entre une partie pour les femmes et une autre pour les hommes, les deux étant séparées par un rideau, peut servir de prototype de tels espaces (SPAIN, 1992, p. 38). Plus près de nous aussi, on en relève qui opèrent dans une certaine mesure une ségrégation

selon les sexes. Il n'y a pas si longtemps, les parlements et les universités, entre autres institutions, étaient fermées aux femmes – souvenons-nous de la protestation formulée par Virginia Woolf dans *A Room of one's own* (Londres, 1929). Aujourd'hui, dans l'organisation des espaces de travail, on trouve plus de femmes que d'hommes dans des bureaux paysagers (*open space*) alors que les managers qui les surveillent – des hommes le plus souvent – occupent pour leur part des bureaux fermés et individuels (SPAIN, 1992, p. 206-222). D'après le même auteur, de telles articulations de l'espace forment un élément important des systèmes de stratification qui créent des différences de statut entre hommes et femmes. D. Spain estime pouvoir relever une corrélation entre le degré de ségrégation sexuelle qu'exprime l'espace et le degré de pouvoir et de prestige des femmes au sein d'une culture donnée : plus la femme est isolée, plus son statut se réduit. Inversement, plus l'espace est « intégré », plus les chances qu'a la femme d'acquérir pouvoir et prestige augmentent. Une telle thèse ne saurait recueillir une grande adhésion – son postulat est trop général et conduit à mettre trop d'exemples disparates dans le même panier. Toutefois, outre le fait d'avoir cerné cette problématique, D. Spain a eu le mérite de donner une impulsion à une approche méthodologique de ce genre de questions.

- 14 Discriminées de fait par l'aménagement effectif de l'espace, les femmes en sont aussi souvent pour leurs frais dans l'architecture envisagée comme institution. Dans la profession d'architecte et d'urbaniste, elles sont toujours minoritaires. Aux États-Unis, elles représentent un tiers des étudiants, mais uniquement 9 % des membres de l'AIA (American Institute of Architects) et 8,7 % des professeurs titulaires (COLEMAN, 1996, xi). En Europe, on a des chiffres comparables. Aux Pays-Bas, moins de 15 % des architectes sont des femmes, en Belgique environ 17 %, alors que dans ces deux pays aussi, le nombre de jeunes filles qui font des études d'architecture est sensiblement plus élevé que ces derniers chiffres pourraient le laisser croire. Différentes causes expliquent sans doute une telle situation. Il s'agit pour partie des mêmes que celles qui jouent un rôle dans d'autres secteurs de la société. Rares sont les femmes qui occupent une position de force ; la plupart ont un poste peu influent parce que, dit-on, elles ont plus de mal que les hommes à concilier une carrière et vie de famille ; les femmes subissent l'inconvénient d'être moins bien payées – la formule : à travail égal, salaire égal, ne coïncide pas encore avec la réalité –, de ne pas bénéficier des mêmes possibilités de formation ni des mêmes réseaux relationnels. Dans le monde de l'architecture, des mécanismes discriminatoires compliqueraient par ailleurs la tâche de celles qui souhaitent percer et se révéler.
- 15 Une recherche montre que, dans les jugements portés sur les projets présentés par les étudiants, les membres féminins des jurys sont semble-t-il systématiquement moins sollicités que leurs confrères masculins et qu'on attache moins d'importance à leurs avis (« No academic matter... », 1980). À notre connaissance, cette recherche n'a pas été répétée de façon suivie ; aussi est-il difficile de dire avec certitude si cet état de fait perdure. Quoi qu'il en soit, il est certain que le sexisme entre en ligne de compte dans l'enseignement de l'architecture. Il arrive par exemple que l'on sollicite des étudiantes plutôt en fonction de leur apparence que de la qualité de leurs projets (BLOOMER, 1996). Toutefois, il est difficile d'évaluer la mesure dans laquelle ces pratiques discriminatoires influent véritablement sur les comportements.
- 16 On relève en outre une tendance généralisée consistant à déconseiller aux femmes de choisir le métier « difficile » d'architecte, l'incongruité qu'il y a pour elles à se rendre

sur un chantier étant à chaque fois soulignée – une femme ne serait pas en mesure de contrôler un groupe d'ouvriers du bâtiment, ce serait un métier trop dangereux, etc. Pour compenser, on leur propose de se diriger vers la décoration intérieure ou l'art du textile. À ce titre, la politique du Bauhaus, la célèbre école qui fut plus ou moins La Mecque de l'avant-garde de 1919 à 1933 en Allemagne, est caractéristique. Dans le manifeste du Bauhaus, Walter Gropius mentionne explicitement que toute personne, quel que soit son âge ou son sexe, est admise à entrer au Bauhaus. Si un certain nombre de jeunes femmes intégrèrent en effet cette école, on les redirigea en réalité systématiquement vers la section tissu ou la classe de céramique. La classe de peinture et la section architecture – bien plus cotées et objectifs réels des étudiants – étaient réservées à ceux de sexe masculin (BAUMHOFF, 1997). Aujourd'hui, ce genre de pratiques est sans doute moins prononcé. Malgré tout, bien des étudiantes assurent encore qu'on leur déconseille de suivre une formation d'architecte.

- 17 Autre phénomène auquel on assiste : l'invisibilité dont on entoure les femmes architectes. Une agence d'architecture comprenant des membres des deux sexes est souvent représentée par un homme. Il n'est pas rare que les femmes qui travaillent avec des hommes en tant que designer ou auteur d'un projet voient leur nom disparaître quand cette collaboration est évoquée dans une conversation ou dans un texte (SCOTT-BROWN, 1989).
- 18 De même, dans le canon de l'histoire de l'architecture, on ne met guère en avant les femmes, une situation comparable à l'absence relative de femmes dans l'histoire de l'art (CHADWICK, 1990). Pour remédier à cette situation, on a, dès les années 1970, déployé toute une panoplie d'initiatives afin de reconnaître le travail des femmes et leur présence dans le monde architectural et urbanistique. Une grande impulsion a été donnée en ce sens par l'exposition-publication d'envergure : *Women in American Architecture: A Historic and Contemporary Perspective* (TORRE, 1977), initiative qui exerça une réelle influence dans bien des pays. Auparavant, on avait assisté à des tentatives de réécriture de l'histoire de l'architecture sous un angle féministe. Par exemple, *From Tipi to Skyscraper. A History of Women in Architecture* recherchait les traces de l'implication des femmes dans l'architecture américaine en se focalisant sur le rôle de la femme dans les cultures indiennes, sur la culture de la *domesticity* au XIX^e siècle et sur la présence continue d'étudiantes dans les écoles d'architecture depuis une époque reculée (COLE, 1973).

Considérations issues de la pensée différentialiste

- 19 Au sein du mouvement féministe, la pensée égalitariste a suscité une réaction en partant de l'idée que si les femmes sont effectivement les égales des hommes, elles n'en sont pas moins différentes. Dans cette approche, on pose que les femmes n'ont pas à se conformer aux modèles masculins de pouvoir ; elles doivent au contraire affirmer leur propre singularité et élaborer une pratique se distinguant fondamentalement de celle des hommes. Dans la théorie architecturale, cette pensée différentialiste s'est surtout manifestée en tant que mouvement mettant l'accent sur la différence entre formes masculines et formes féminines, ou encore entre approche masculine et approche féminine de l'architecture. De fait, on ne peut nier que cette pensée soit marquée par une tendance à l'essentialisme – comme si la « féminité » se rapportait à une sorte d'essence inaliénable, indépendante des variables historiques et culturelles.

- 20 Ainsi relève-t-on le plaidoyer de Mimi Lobell qui rompt une lance pour une architecture féminine, laquelle, par son langage des formes, se rattacherait aux traditions originelles archétypiques de cultures matriarcales. Au lieu de faire débiter l'histoire de l'architecture avec les civilisations égyptienne et grecque, il conviendrait de remonter jusqu'à l'héritage des cultures préhistoriques, paléolithique et néolithique. Dans celles-ci, l'architecture se fondait sur un langage féminin des formes, la forme primitive essentielle étant la « grotte-utérus » (LOBELL, 1989, p. 143). Il en reste des traces, entre autres dans des structures mégalithiques telles que les cercles de pierre, les dolmens et les temples de la période 4 000-2 500 avant J.-C., ou encore dans des grottes sacrées telle celle de Lascaux. Selon Lobell, il faut à tout prix rendre accessible cet héritage aux architectes ; il pourrait permettre d'accéder à un vécu féminin ouvrant sur une renaissance spirituelle. Cette conception ne peut toutefois guère recueillir de suffrages : elle résulte en effet d'un rapprochement univoque et simpliste entre des formes architecturales et des modèles de genre ancrés dans une culture donnée – comme s'il suffisait à notre société de limiter le nombre de gratte-ciel et de construire des structures s'inspirant plus des grottes pour devenir plus favorable aux femmes !
- 21 Une version moins radicale de ce courant de pensée part de cette même distinction entre formes « masculines » et formes « féminines » dans l'architecture : elle oppose les structures et les caractéristiques formelles phalliques – tour, gratte-ciel, le vertical, le rectiligne, l'ordonné – aux espaces et aux caractéristiques « utérins » – grotte, salle, formes organiques, l'englobant, l'accueillant. Elle considère cette distinction comme facteur de créativité, une inspiration qui se reflète dans une diversité de styles et de périodes architecturaux (FEUERSTEIN, 1997).
- 22 Quelques auteurs développent un point de vue plus fructueux en critiquant, à partir de valeurs « féminines », la pratique « masculine » de l'architecture. Éviter de confondre pratique « masculine » et pratique « des hommes » permet d'interpréter avec plus de nuance la réalité sociale. La pratique « masculine » en question – à laquelle il arrive aussi à des femmes de se livrer –, qui met uniquement l'accent sur des éléments rationnels, économiques, fonctionnels ou encore relevant du contrôle, de la compétence et du prestige, laisse dans l'ombre des valeurs telles que l'attention portée aux proches, la chaleur ou l'émotivité. Jos Boys critique la rationalité « masculine » dominante dans l'approche architecturale courante. D'après elle, cette rationalité se fonde sur l'idée selon laquelle le bâtiment est (ou doit être) un reflet transparent, manifeste et objectif de la réalité sociale, l'architecte étant celui qui transcrit ces valeurs dans le design du bâtiment construit. Or, J. Boys est d'avis qu'une telle idée est trompeuse, car elle met l'architecte dans la position d'un spectateur tout à fait neutre et objectif alors qu'il est en réalité un acteur social intéressé ; qui plus est, elle ne tient aucun compte de l'opacité effective de l'objet architectural qui apparaît plutôt comme le signifiant instable et changeant de revendications territoriales et de significations sociales impossibles à définir de façon univoque (BOYS, 1996).
- 23 À partir d'une conscience de genre, d'autres auteurs cherchent des formules de substitution à cette architecture des lignes droites et des séparations strictes, laquelle favorise l'objectivité et le contrôle sur les choses au détriment de l'implication de la personne et de l'attention portée aux autres. Selon eux, il conviendrait d'élaborer une pratique basée sur le respect de la Terre, la participation des personnes directement concernées, une approche du monde globalisante, la flexibilité et l'attention aux autres (FRANCK, 1989). Une telle architecture serait plus douce et plus ronde, beaucoup plus

réceptive aussi aux souhaits et désirs des personnes intéressées. Elle reposerait sur une approche bien différente du site, celui-ci n'étant plus considéré comme un « vide devant être rempli », mais comme une source d'inspiration susceptible de diverses interprétations. Au lieu d'approcher le site selon une logique visant à tout contrôler et en tant qu'objet ou figure statique, on le regarderait comme une condition singulière présentant un champ de forces que le concepteur ne saurait dominer entièrement et avec lequel il lui faudrait engager une négociation (KAHN, 1996).

- 24 Ces plaidoyers en faveur d'une approche plus « féminine » de l'architecture ont révélé des points de vue très intéressants, en associant par exemple pensée féministe et progressisme sociopolitique (WEISMAN, 1992), pensée féministe et développement durable (HERMANUZ, 1996 ; SUTTON, 1996) ou encore pensée féministe et sensualité, le vécu corporel étant alors pris comme base du design (BLOOMER, 1996 ; FAUSCH, 1996). La traduction dans les faits de ces diverses approches a toutefois montré que la volonté d'ouvrir la discipline architectonique aux femmes et à la féminité comporte des aspects paradoxaux. En effet, on se trouve face à un dilemme inhérent à cette aspiration elle-même : les femmes architectes doivent-elles chercher à réussir dans leur profession à la manière de leurs confrères masculins ? ou doivent-elles refuser les structures existantes de l'architecture envisagée comme institution et chercher à les changer ?
- 25 Sharon Sutton exprime ce paradoxe de façon très précise : « La pédagogie féministe réclame qu'on s'efforce d'atteindre l'excellence professionnelle telle qu'elle est définie par la culture dominante tout en cherchant à servir les intérêts de celles et ceux qui ont été marginalisés par cette même structure de pouvoir. Cela suppose que nous nous autorisons ce privilège intellectuel et qu'en même temps, nous le critiquons. Cela suppose que nous nous battrions contre l'oppression tout en reconnaissant notre propre complicité – bien que non intentionnelle – dans la perpétuation d'une injustice du fait de notre participation à ce processus de légitimation » (SUTTON, 1996, p. 292).
- 26 Ce paradoxe se manifeste jour après jour dans la pratique de l'architecture féminine. Au sein de la culture dominante, on mesure par exemple le succès d'un architecte à ses commandes ne portant pas sur la construction de simples logements. La critique féministe va pour sa part souligner le caractère inique de la hiérarchie qui accorde plus d'importance aux bâtiments publics qu'aux autres. Doit-on, en tant que femme, s'échapper du cocon que sont la construction d'immeubles d'habitation et les commandes de modeste dimension ? Dans la culture dominante, la répartition des commandes se fait pour une part en fonction des réseaux d'influence qui se constituent lors de réceptions, de vernissages, de réunions de commissions, etc. Bien des femmes ont tendance à se montrer critiques à l'égard de ces formes « impropres » de sélection reposant sur les relations. En niant ces réseaux, elles risquent toutefois de se mettre hors jeu. Par ailleurs, au sein de la culture dominante, l'effet de « starisation » joue un très grand rôle : une œuvre architecturale n'est pas regardée comme le résultat d'un effort collectif, on l'attribue au créateur le plus célèbre parmi les membres d'une équipe donnée – par exemple, dans le cas de l'OMA, Office for Metropolitan Architecture, on met tout au crédit de Rem Koolhaas. Beaucoup de femmes soulignent l'importance du travail en équipe ; comme elles se considèrent plus comme des membres d'un groupe que comme des « stars », il y a bien peu de chance qu'on les identifie un jour avec l'une de ces dernières.

Le parallélisme entre architecture et genre

- 27 La pensée déconstructiviste représente le dernier courant qui se focalise sur le genre dans les publications traitant de théorie architecturale ; c'est actuellement le plus important des trois. À la base, on relève l'idée suivante : l'architecture n'est en rien une toile de fond neutre par rapport aux pratiques sociales discriminatoires, elle fait en réalité partie de l'appareil culturel qui établit et maintient des différenciations de genre. Le genre est pour ainsi dire « inscrit dans l'espace ». Les articulations architecturales sont à la base de différenciations de genre alors que les hiérarchies de genre sont à la base de l'architecture. Les deux champs ne sont en rien des données « naturelles » ; ils sont le résultat de dispositifs de signification. Le déconstructivisme tente de décortiquer ces constructions de manière à montrer leur caractère relatif et temporaire. Il propose de la sorte une critique fondamentale des tendances essentialistes de certains penseurs différentialistes.
- 28 Bien des idées soulevées par le déconstructivisme avaient d'ailleurs été formulées de façon embryonnaire dans les publications apparues dans le paradigme de la pensée égalitariste. La grande différence entre ces deux approches réside dans le fait que la première met plutôt l'accent sur la généalogie et l'analyse des dispositifs de signification que sur leur portée oppressive. Alors que la pensée égalitariste, réagissant sans attendre aux discriminations qu'elle observe, formule des stratégies activistes en faveur de l'émancipation, le déconstructivisme, de son côté, ne reconnaît pas aussi directement le rapport entre analyse et action. Il faut dire qu'une analyse attentive de la hiérarchie et de la différenciation de genre met en lumière un réseau cohérent très subtil de significations, aux ramifications sans nombre ayant une influence imperceptible, indirecte – et néanmoins profonde – sur les modèles sociaux. L'action indirecte qu'exercent ces dispositifs de signification, rarement univoques, rarement stables, fait que la formulation de « contre-stratégies » ne va pas de soi.
- 29 Dans l'anthropologie, on relève un grand nombre d'exemples de maisons – dans les villages ou en ville – dont on distingue strictement les espaces à connotation « masculine » des espaces à connotation « féminine », leur accès étant réglé de façon différente en fonction du sexe de la personne. En Kabylie par exemple, la maison berbère est traditionnellement construite selon un schéma qui prévoit une telle séparation, tant spatiale que symbolique, entre le domaine réservé aux femmes et celui réservé aux hommes. La maison est divisée en deux, sa partie basse, la plus sombre, celle aussi où se tiennent les animaux, entretient un rapport avec la partie haute, plus claire, de la même manière que le féminin est en rapport avec le masculin. Dans le même temps, cette maison est regardée comme le domaine de la femme tandis que l'homme relève pour sa part du domaine public situé hors d'elle. Interprétant cette séparation à partir du filtre égalitariste, D. Spain la considère comme discriminatoire et oppressive (SPAIN, 1992, p.43). D'autres auteurs préfèrent mettre l'accent sur la complémentarité des deux sphères, complémentarité donnant lieu à un riche jeu d'analogies qui sature les lieux de significations symboliques. Qui plus est, cette articulation des espaces implique pour chaque sexe des lignes de conduite particulières ; de ce fait, elles entrent dans l'élaboration des identités de genre (LOECKX, 1998).
- 30 Dans la culture occidentale, on parle pareillement d'une distinction entre espaces à connotation « masculine » et espaces à connotation « féminine », même si les règles

sont en l'espèce bien plus lâches que dans les exemples ethnographiques. C'est dans l'Angleterre du XIX^e siècle, dans l'idéologie victorienne des « sphères séparées » (WOLFF, 1990) que la différenciation de genre est la plus affirmée. Cette idéologie bourgeoise considère l'ordre « naturel » comme une donnée des plus évidentes : les hommes sont très différents des femmes, chacun a sa propre nature et fonctionne en conséquence de façon particulière. Il revient aux hommes de conquérir le monde et de défendre leurs proches ; quant aux femmes, il est de leur devoir de fonder un foyer où l'homme, une fois sa journée de travail terminée, peut trouver calme et repos. John Ruskin – un auteur qui a exercé une grande influence dans les milieux de l'architecture – a formulé les choses ainsi : « Le pouvoir de l'homme consiste à agir, à aller de l'avant, à protéger. Il est essentiellement l'être d'action, de progrès, le créateur, le découvreur, le défenseur. [...] Mais la puissance de la femme est de régner, non de combattre, et son intelligence n'est ni inventive ni créatrice, mais tout entière d'aimable ordonnance, d'arrangement et de décision. [...] L'homme, dans son rude labeur en plein monde, trouve sur son chemin les périls et les épreuves de toute sorte [...]. Mais il garde la femme de tout cela. Au dedans de sa maison qu'elle gouverne [...], il n'y a pas de raison qu'entre ni danger, ni tentation, ni cause d'erreur ou de faute. En ceci consiste essentiellement le foyer qui est le lieu de la paix... » (RUSKIN, [1865] 1906, p. 188-189)².

- 31 Cette idéologie se matérialisa spatialement dans les demeures cossues de la bourgeoisie et de la haute société londoniennes qui, suivant un modèle donné, prévoyaient une séparation entre pièces prévues pour les femmes et celles réservées aux hommes (OLSEN, 1986, p. 137-152). Le domaine de l'homme se trouvait en général au rez-de-chaussée, à proximité de l'espace public ; il abritait une bibliothèque, un fumoir, une chambre de billard, une chambre à coucher et une garde-robe. Quant à la femme, elle disposait, au premier étage, d'un salon, d'un boudoir et d'une chambre à coucher. Les pièces « masculines » et « féminines » étaient aménagées selon des codes différents : sobriété mariée au luxe, bois sombres et abondance de cuirs pour les hommes ; plus de luminosité et de frivolité, motifs fleuris et dentelles décoratives pour les espaces féminins. À Paris, la séparation entre pièces réservées aux dames et celles réservées aux hommes était moins marquée (OLSEN, 1986, p. 152-166), mais c'est bien à la femme que la culture bourgeoise française conférait expressément la responsabilité d'aménager au mieux l'intérieur. Ainsi, c'est elle qui, avec goût et en tenant compte des impératifs économiques, meublait et agrémentait l'habitation de son mari pour que celle-ci soit un témoignage de la réussite sociale de ce dernier (SCHOONJANS, 1997).
- 32 Bien que l'on considère cette idéologie comme dépassée à de nombreux points de vue, son influence est encore tangible, entre autres parce qu'elle s'est prolongée dans le réformisme. Le mouvement réformiste qui, à partir de la charnière des XIX^e et XX^e siècles, changea en profondeur l'habitat de la classe ouvrière imposa en effet des normes bourgeoises, canonisant par là les rôles de genre – l'homme gagne l'argent du ménage, la femme est responsable de la maison (STAHL, 1982 ; PARAVICINI, 1990). Or, il existait d'autres modèles, plus propres à favoriser l'émancipation. Ainsi, aux États-Unis, on avait tenté certaines expériences en communautés d'habitation ; en Allemagne, on trouvait l'*Einküchenhaus*, un immeuble collectif dont les équipements situés au centre étaient partagés par les habitants ; quant à la Russie, elle avait la *Dom Kommuna* idéale ; toutefois, aucun de ces modèles n'a atteint le statut de norme. De ce fait, le modèle d'habitat bourgeois, historiquement très lié à l'idéologie des sphères séparées, demeure sur bien des points le plus influent de tous.

- 33 Cela dit, l'analyse la plus radicale de l'interaction entre architecture et identités de genre remonte plus haut dans le temps. En se fondant sur une lecture déconstructiviste des écrits de Xénophon (v^e siècle avant J.-C.) et d'Alberti (xv^e siècle), Mark Wigley estime qu'il faut chercher l'origine de l'architecture en tant que discipline universitaire dans la nécessité de la domestication de la sexualité féminine. Dans la société patriarcale, la maison forme la matérialisation de la continuité patrilinéaire : une femme entre dans la maison en tant qu'épouse, maison qui porte le nom de son mari. Si cette épouse devient la maîtresse de maison, elle devient aussi en quelque sorte prisonnière des lieux puisque les murs limitent son champ d'action au domaine privé, celui où elle ne peut être tentée d'avoir la moindre relation sexuelle avec un tiers. Envisagée sous cet angle, la maison constitue donc pour l'époux la garantie que les enfants de sa femme sont bien les siens (WIGLEY, 1997).
- 34 Les différenciations de genre que l'architecture, en tant que réalité tridimensionnelle, impose et maintient, se trouvent confortées par les discours. Dans l'introduction du texte évoqué à l'instant, M. Wigley avance à ce sujet le diagnostic suivant : « On relève à tous les niveaux du discours architectonique une production active de différences liées au sexe : dans ses rituels de légitimation, ses pratiques de nomination, ses systèmes de classification, ses techniques d'exposé, ses images publicitaires, la formation de son canon, la répartition du travail, les bibliographies, les façons conventionnelles de dessiner, les conventions juridiques, les structures salariales, les pratiques en matière de publication, la langue, l'éthique professionnelle, les protocoles rédactionnels, les financements des projets, etc. À tout propos, il est possible de poser le doigt sur la complicité tant de la soumission culturelle généralisée du 'féminin' que de la soumission spécifique de certaines 'femmes', ce qui se produit parfois explicitement, mais le plus souvent par le moyen de mécanismes sociaux cachés faisant perdurer des préjugés qui ne souffrent pas d'être explicitement énoncés » (WIGLEY, 1997, p. 172)³.
- 35 Leslie Kanes Weisman ouvre son livre *Discrimination by Design* sur un chapitre traitant du « système de caste spatial », dans lequel elle souligne les aspects hiérarchiques implicitement présents dans les pratiques langagières qui se réfèrent aux relations dans l'espace. Point de départ important de cette réflexion : c'est à partir de notre schéma corporel que se fait notre perception de l'espace ; nous percevons l'espace par le mode de la subdivision : devant – derrière, à droite – à gauche, en haut – en bas. Or, cette organisation n'est pas neutre, elle est au contraire hiérarchique, car devant, à droite et en haut sont clairement des termes exprimant une préférence. Cette hiérarchie est marquée du point de vue des genres : le devant – par exemple la façade d'une maison – constitue en effet le côté public alors que l'arrière représente l'aspect privé ; « le haut », on l'associe à l'intellect – et donc à la masculinité ; « le bas », à la corporéité – et donc à la femme. Ces schémas, que l'on repère selon l'auteur d'une culture à l'autre (WEISMAN, 1992, p. 11), exercent une grande influence. Ancrés dans la langue, ils influent sur notre perception de la réalité sociale sans que nous en ayons toujours conscience. Il est possible de relever nombre de métaphores relatives à l'espace dans lesquelles un soupçon de hiérarchie joue un rôle : une « haute » position, une vue « large » sur les choses, une orientation « de gauche », le « plafond de verre ».
- 36 Le positionnement en retrait du féminin ressort aussi de la façon toute naturelle dont, par exemple, H.P. Berlage opère en 1911 une différence entre « le beau » et « le sublime », le beau se confondant avec la beauté féminine et le sublime avec la beauté masculine (BERLAGE, [1911] 2001). Selon l'architecte hollandais, le sublime exige une

dynamique spirituelle, un renoncement et une conscience libre. On le reconnaît à la réalisation du principe architectural qui s'en tient à la pure construction, tandis que les styles qui renient celui-ci – la Renaissance et les styles éclectiques se fondant sur elle – retombent dans l'assoupissement, dans un art décadent. L'architecture moderne, qui tend au fonctionnel, se fonde sur la nécessité et l'absence de prétention. De ce fait, selon Berlage, on peut « s'attendre à voir apparaître à l'avenir un grand style, un style beau, mais qui sera aussi à même d'être sublime » (BERLAGE, [1911] 2001) – une affirmation qui lui permet de bien différencier l'architecture moderne de l'arbitraire et de la superficialité d'un beau féminin pour mieux la relier au principe masculin et supérieur du sublime.

- 37 L'ensemble des métaphores ancrées dans le discours sur l'architecture exerce à n'en pas douter une forte influence, y compris sur notre perception du personnage de l'architecte. Le fait que sa muse est de sexe féminin n'est pas sans conséquence. En 1996, Francesca Hugues soulignait que l'image traditionnelle qui veut que le projet architectural provienne de l'interaction créative et quasi érotique entre l'architecte et sa muse, définit implicitement le premier comme un homme. Cette métaphore continue sans doute d'exercer une influence déterminante, sans que nous le voulions et malgré le fait que le discours prônant un accès égal à la profession, quel que soit le sexe, est aujourd'hui partout répandu.
- 38 Les mécanismes d'exclusion interviennent aussi à d'autres niveaux, par exemple celui de l'interprétation du concept « architecture ». Si l'on considère les XIX^e et XX^e siècles, on relève la trace d'une suite de divergences de vue pour le moins intéressantes qui se traduisirent à chaque fois – certes par le moyen d'arguments toujours renouvelés – par un renvoi du « féminin » et des « femmes » à un second rôle. À partir de 1850, de nombreuses femmes ont par exemple écrit sur des sujets ayant trait à l'habitat et au foyer. Aux États-Unis, Catherine Beecher faisait autorité en matière de rationalisation du ménage et de la vie de famille, tandis qu'Edith Wharton et Mariana Van Rensselaer ont consacré bien des pages à l'aménagement intérieur, l'art et l'architecture. Peu à peu, les femmes ont élargi leurs compétences jusqu'à s'intéresser à l'aménagement du territoire et à l'urbanisme ; toutefois, pour ce qui touche au discours sur l'architecture, on refusa pendant une longue période de les regarder comme des critiques et des consœurs à part entière. Ainsi que Diane Favro le démontre, les femmes se sont dans un certain sens exclues elles-mêmes du domaine de l'architecture en se focalisant dans leurs écrits sur des thèmes comme l'économie et l'efficacité dans la gestion du foyer, la santé, ou encore les réformes morales et sociales. Or, à la fin du XIX^e siècle, ces thèmes n'étaient pas du tout au goût du jour dans le discours portant sur l'architecture, celui-ci se souciant en premier lieu de légitimer l'architecture en tant que forme artistique autonome (FAVRO, 1996). Ce discours était dominé par des hommes qui se montraient ouvertement hostiles à la culture populaire ainsi qu'aux soucis terre à terre de la vie quotidienne. Voici environ un siècle, la hiérarchie entre culture « noble » et culture « populaire » était donc explicitement marquée du point de vue du genre.
- 39 Le début du XX^e siècle vit l'apparition d'une architecture moderne. Celle-ci se proposa d'être une tentative de repenser le concept « architecture » en partant de notions telles que la rationalité, la fonctionnalité, l'économie et les réformes sociales – et non plus donc à partir de considérations purement esthétiques (HEYNEN, 1999). Ce sont ces mêmes thèmes que des femmes abordaient alors avec verve et, malgré les changements auxquels on assista dans les idéaux préconisés en architecture, rien n'évolua dans la

hiérarchie des valeurs masculines et féminines ni dans celle entre auteurs masculins et auteurs féminins. De subtils mécanismes s'établirent qui gommèrent la généalogie des idées et des convictions que les premiers modernistes partageaient avec des réformistes et des féministes (MCLEOD, 1994 ; WIGLEY, 1995). Les apologistes du Mouvement moderne ne firent aucun cas de ces points communs, ce dernier courant préférant soit souligner les lignes d'évolution masculines – Nikolaus Pevsner et son *Pioneers of Modern Design* (PEVSNER, [1936] 1949) – soit les propriétés abstraites de la nouvelle architecture conformes au *Zeitgeist* – Sigfried Giedion et son *Space, Time and Architecture* (GIEDION, 1941). Les tentatives originelles de comprendre l'architecture comme un art social, visant à ouvrir son champ et à ne plus la confiner aux édifices publics ou monumentaux, furent plus ou moins abandonnées par ce même courant en vue de resituer l'architecture en tant que pratique artistique supérieure bien distincte de la construction de bâtiments ordinaires (HEYNEN, 2000). Ainsi conjura-t-on le « danger » d'une féminisation de la culture « noble » causée par une propagation des idées issues de la culture « populaire ».

40 Dans les années 1980-1990, on a assisté à un épisode plus récent de cette histoire. Les personnages principaux étaient cette fois les auteurs et les architectes stars régnant sur le discours architectural par le biais d'opinions théoriques inspirées d'auteurs poststructuralistes tels Foucault et Derrida. Dans un article intitulé « Everyday and 'Other' Spaces », Mary McLeod critique cette soi-disant « néoavant-garde » qui flirte avec des notions poststructuralistes comme « l'altérité » ou « l'autre » tout en omettant de prêter attention aux espaces les plus explicitement « autres » qui existent : ceux du quotidien, les endroits où les femmes, les enfants et les vieilles personnes passent le plus clair de leur temps. « Aux États-Unis, nous dit-elle, l'accent mis sur la transgression dans les cercles de l'architecture contemporaine semble avoir contribué à créer une atmosphère lourde de machisme et d'agressivité néoavant-gardiste. Le langage théorique de la théorie déconstructiviste est violent et tranchant ; le milieu des architectes est fermé – pareil en cela à un club de gamins » (MCLEOD, 1996, p. 11)⁴. Une fois de plus, l'architecture se voit confirmée dans son statut de pratique supérieure qui se distingue du quotidien et du banal. La conséquence de cela – ou le pendant de cette opération –, c'est que les voix des femmes se trouvent marginalisées, sous-estimées et même parfois ridiculisées.

41 Les nombreuses publications et initiatives qui ont vu le jour autour de thèmes ayant trait à l'architecture et au genre ont permis d'accroître la sensibilisation au sujet de l'influence implicite et explicite des modèles de genre. Il serait toutefois exagéré d'affirmer que l'emploi de ces modèles – non envisagé en tant que problématique – a entièrement disparu de la théorie architecturale. L'influence des vieilles traditions et habitudes demeure en effet très visible et très présente ; les enseignants et les chercheurs sont loin de tous tenir compte des publications récentes dans le domaine. De ce fait, on risque de considérer à terme « l'architecture et le genre » comme une spécialisation qui n'intéresserait que les chercheurs concernés, et les points de vue pertinents ne passeraient dès lors plus dans le discours général sur l'architecture. Bien entendu, il convient d'éviter une telle tendance qui accroîtrait, au lieu de la combattre, la cécité vis-à-vis du genre.

- 42 Toutefois, on ne relève pas uniquement des signes négatifs. La quantité de publications de diverses provenances – pensée égalitariste, pensée différencialiste et pensée déconstructiviste – qui montrent que les modèles de genre exercent une influence incontestable, a malgré tout favorisé une large diffusion d'une conscience de genre dans le discours sur l'architecture. Cette conscience se traduit surtout, et en premier lieu, dans les formes du politiquement correct : ainsi, on va par exemple éviter d'organiser une journée d'études en ne retenant que des intervenants masculins. Il s'agit là d'une première étape. La suivante pourrait permettre à la théorisation d'inspiration féministe, reconnue aujourd'hui comme une partie intégrante appréciée du champ hétérogène de la théorie architecturale, d'avoir un impact durable et significatif sur le discours et la pratique des architectes et des urbanistes.
-

BIBLIOGRAPHIE

- AGREST, CONWAY, WEISMAN, 1996 : Diana Agrest, Patricia Conway, Leslie Kanés Weisman éd., *The Sex of Architecture*, New York, 1996.
- BAUMHOFF, 1997 : Anja Baumhoff, « Gleichberechtigung, Duldung or Ausschluss? Bauh userinnen in der Weimarer Republik », dans Stiftung Bauhaus Dessau, Gunta Stölzl. *Meisterin am Bauhaus Dessau*, Ostfildern, 1997, p. 87-92.
- BERKELEY, MCQUAID, 1989 : Ellen Pery Berkeley, Matilda McQuaid  d., *Architecture A Place for Women*, Londres, 1989.
- BERLAGE, (1911) 2001 : Hendrik Petrus Berlage, « Over moderne architectuur », dans Hilde Heynen et al.  d., *Dat is architectuur. Sleutelteksten uit de twintigste eeuw* (Rotterdam, 1911) Rotterdam, 2001.
- BLOOMER, 1996 : Jennifer Bloomer, « Nature Morte », dans HUGHES, 1996, p. 236-251.
- BOYS, 1996 : Jos Boys, « Neutral Gazes and Knowable Objects », dans MCCORQUODALE, RÜEDI, WIGGLESWORTH, 1996, p. 32-45.
- CHADWICK, 1990 : Whitney Chadwick, *Women, Art and Society*, Londres, 1990.
- COLE, 1973 : Doris Cole, *From Tipi to Skyscraper. A History of Women in Architecture*, Boston, 1973.
- COLEMAN, 1996 : Debra Coleman, « Introduction », dans COLEMAN, DANZE, HENDERSON, 1996, p. ix-xvi.
- COLEMAN, DANZE, HENDERSON, 1996 : Debra Coleman, Elisabeth Danze, Carol Henderson  d., *Architecture and Feminism*, New York, 1996.
- FAUSCH, 1996 : Deborah Fausch, « The Knowledge of the Body and the Presence of History – Towards a Feminist Architecture », dans COLEMAN, DANZE, HENDERSON, 1996, p. 38-59.

- FAVRO, 1996 : Diane Favro, « The Pen is Mightier Than the Building: Writing on Architecture 1850-1940 », dans AGREST, CONWAY, WEISMAN, 1996, p. 295-308.
- FEUERSTEIN, 1997 : Gunther Feuerstein, *Androgynos. Das Mann-Weibliche in Kunst und Architektur/ The Male-Female in Art and Architecture*, Stuttgart/Londres, 1997.
- FORTY, 1996 : Adrian Forty, « Masculine, Feminine or Neuter? », dans MCCORQUODALE, RÜEDI WIGGLESWORTH éd, 1996, p. 140-156.
- FRANCK, 1989 : Karen A. Franck, « A Feminist Approach to Architecture », dans BERKELEY, MCQUAID, 1989, p. 201-218.

- GIEDION, 1941: Sigfried Giedion, *Space, Time and Architecture. The growth of a new tradition*, Cambridge (Mass.), 1954 ; trad. fr. : *Espace, temps et architecture*, Paris, 1998.

- HERMANUZ, 1996 : Ghislaine Hermanuz, « Housing for a Postmodern World », dans AGREST, CONWAY, WEISMAN, 1996, p. 233-240.
- HEYNEN, 1999 : Hilde Heynen, « What belongs to architecture? Avant-garde ideas in the modern movement », dans *The Journal of Architecture*, 4/2, été 1999, p. 129-138
- HEYNEN, 2000 : Hilde Heynen, « Places of the Everyday. Women Critics in Architecture », dans *Archis*, 4, 2000, p. 58-64.
- HUGHES, 1996 : Francesca Hughes éd., *The Architect. Reconstructing her Practice*, Cambridge (Mass.)/Londres, 1996.

- KAHN, 1996 : Andrea Kahn, « Overlooking: A Look at How We Look at Site or... site as 'discrete object' of desire », dans MCCORQUODALE, RÜEDI, WIGGLESWORTH, 1996, p. 174-185.

- LOBELL, 1989 : Mimi Lobell, « The Buried Treasure. Women's Ancient Architectural Heritage », dans BERKELEY, MCQUAID, 1989, p. 139-158.
- LOECKX, 1998 : André Loeckx, « Kabylia, the House, and the Road: Games of Reversal and Displacement », dans *Journal of Architectural Education*, 52/2, novembre 1998, p. 87-99.

- MCCORQUODALE, RÜEDI, WIGGLESWORTH, 1996 : Duncan McCorquodale, Katerina Rüedi, and Sarah Wigglesworth éd., *Desiring Practices. Architecture, Gender and the Interdisciplinary*, Londres, 1996.
- MCLEOD, 1994 : Mary McLeod, « Undressing Architecture: Fashion, Gender and Modernity », dans Deborah Fausch et al. éd., *Architecture: In Fashion*, New York, 1994, p. 38-123.
- MCLEOD, 1996 : Mary McLeod, « Everyday and 'Other' Spaces », dans COLEMAN, DANZE, HENDERSON, 1996, p. 1-37.

- « No academic matter... », 1980 : « No academic matter. Unconscious discrimination in environmental design education », dans Gerda R. Wekerle, Rebecca Peterson, David Morley éd., *New Space for Women*, Boulder, 1980, p. 235-254.

- OLSEN, 1986: Donald J. Olsen, *The City as work of art: London, Paris, Vienna*, Londres, 1986.

- PARAVICINI, 1990 : Ursula Paravicini, *Habitat au féminin*, Lausanne, 1990.

- PEVSNER (1936) 1949 : Nikolaus Pevsner, *Pioneers of Modern Design: from William Morris to Walter Gropius* (Londres, 1936), New York, 1949.

- RUSKIN, (1865) 1906 : John Ruskin, « Of Queen's Garden », dans John Ruskin, *Sesame and Lilies*, Londres, 1865 ; trad. fr. : « Des jardins des reines », dans *Sésame et les lys*, Paris, 1906.

- SCHOONJANS, 1997 : Yves Schoonjans, « Au bonheur des dames. Vrouw, smaak en het burgerlijk interieur in de negentiende eeuw », dans *Tijdschrift voor Vrouwenstudies*, 70, 18/2, 1997, p. 136-152.

- SCOTT-BROWN, 1989 : Daphne Scott-Brown, « Room at the Top? Sexism and the star system in architecture », dans BERKELEY, MCQUAID, 1989, p. 237-246.

- SPAIN, 1992 : Daphne Spain, *Gendered Spaces*, Chapel Hill/Londres, 1992.

- STAHL, 1982 : Gisela Stahl, « Van huis-houdkunde tot huishouding of hoe een huis een woning wordt », dans VAN MEIJEL, 1982, p. 51-82.

- STAUT, 1993 : Danie Staut, *Emancipatie en ruimtelijke ordening, Onuitgegeven licentiaatsverhandeling Stedenbouw en Ruimtelijke Ordening*, Louvain, 1993.

- STOKKERS, TUMMERS, 1987 : Anja Stokkers, Lidewij Tummers, « Vrouwen eisen de straat terug... en de rest », dans Heide Hinterthür et al. éd., *Het vertrek. Vrouwen schrijven over ruimte in architectuur en literatuur, fotografie en film*, Delft, 1987.

- SUTTON, 1996 : Sharon E. Sutton, « Resisting the Patriarchal Norms of Professional Education », dans AGREST, CONWAY, WEISMAN, 1996, p. 287-295.

- TESSENOW, 1982 : Heinrich Tessenow, *Geschriebenes. Gedanken eines Baumeisters, Herausgegeben von Otto Kindt*, Braunschweig/Wiesbaden, 1982.

- TORRE, 1977 : Susana Torre éd., *Women in American Architecture: A historic and contemporary perspective*, New York, 1977.

- VALÉRY, (1921) 2002 : Paul Valéry, *Eupalinos ou l'architecte* (1921), Paris, 2002.

- VAN DER STIGHELEN, 1999 : Katlijne van der Stighelen, « 'De craquelures' van 'Lady Pictura'. Over onbegrepen vrouwen en onderschatte modellen », dans Bart Raymaekers, André van de Putte éd., *De mens en zijn wereld morgen. Lessen voor de eenentwintigste eeuw*, Louvain, 1999, p. 222-246.

- VAN MEIJEL, 1981 : Sun van Meijel, *Ruimte voor vrouwen?*, Amsterdam, 1981.

- VAN MEIJEL, 1982 : Sun van E. A. Meijel et al. éd., *Vrouwendomicilie en mannendominantie. Reader over vrouwen, wonen en de gebouwde omgeving*, Amsterdam, 1982.

- VAN SCHENDELEN, VEHMEYER, VERLOO, 1982 : Marijke van Schendelen, Y. Vehmeyer, M. Verloo, « Vrouwen en gebouwde omgeving. Inleiding », dans VAN MEIJEL, 1982, p. 9-22.

- VITRUVÉ, (1673) 1999 : Vitruve, *De Architectura decem libri* ; trad. fr. : *Les dix livres d'architecture*, Claude Perrault trad., Paris, (1673) 1999.

- WEISMAN, 1992 : Leslie Kanes Weisman, *Discrimination by Design. A Feminist Critique of the Man-Made Environment*, Champaign, 1992.

- WEKERLE, WHITZMAN, 1995 : Gerda R. Wekerle, Carolyn Whitzman, *Safe Cities. Guidelines for Planning, Design and Management*, New York, 1995.

- WIGLEY, 1995 : Mark Wigley, *White Walls, Designer Dresses. The fashioning of modern architecture*, Cambridge (Mass.)/Londres, 1995.

- WIGLEY, 1997 : Mark Wigley, « Zonder titel. De behuizing van gender », dans *Tijd-schrift voor Vrouwenstudies*, 70, 18/2, p. 171-190, 1997.

- WOLFF, 1990 : Janet Wolff, « The Culture of Separate Spheres: The Role of Culture in Nineteenth-Century Public and Private Life », dans Janet Wolff, *Feminine Sentences. Essays on Women and Culture*, Cambridge, 1990, p. 12-33.

NOTES

1. « Openbare ruimte is tot nu toe vanzelfsprekend als een mannensfeer onderzocht, maar niet als zodanig geproblematiseerd. Ook de openbare sfeer is 'doordrenkt' van machts- en arbeidsrelaties tussen de seksen. Als gevolg hiervan is de toegang van vrouwen tot de openbare ruimte problematisch. Op het terrein van wonen, bouwen en ruimtelijke ordening wordt bij onderzoek en plannen van bijvoorbeeld werkgelegenheidslocaties, woon-werkverbindingen geen rekening gehouden met belangen van vrouwen (...) » (VAN SCHENDELEN, VEHMEYER, VERLOO, 1982, p. 21).
2. « The man's power is active, progressive, defensive. He is eminently the doer, the creator, the discoverer, the defender (...). But the woman's power is for rule, not for battle, - and her intellect is not for invention or creation, but for sweet ordering, arrangement and decision. (...) The man, in his rough work in open world, must encounter all peril and trial ; (...) But he guards the woman from all this ; within his house, as ruled by her (...) need enter no danger, no temptation, no cause of error or offense. This is the true nature of home - it is the place of Peace » (RUSKIN, [1865] 1906, p. 27).
3. « De actieve productie van geslachtsverschillen kan op elk niveau van het architectuurvertoog worden aangetroffen: in zijn legitimatierituelen, aanstellingspraktijken, classificatiesystemen, voordrachttechnieken, publiciteitsbeelden, canonvorming, arbeidsdeling, bibliografieën, ontwerpconventies, wettelijke codes, salarisstructuren, publicatiepraktijken, taal, beroepsethiek, redactieprotocollen, project credits, enzovoort. Overal kan de vinger gelegd worden op de medeplichtigheid zowel aan de algemene culturele onderschikking van het 'vrouwelijke', als aan de specifieke onderschikking van bepaalde 'vrouwen', wat soms expliciet gebeurt maar meestal door middel van verborgen sociale mechanismen, die vooroordelen in stand houden die openlijke formuleringen niet dulden » (WIGLEY, 1997, p. 28).
4. « The focus on transgression in contemporary architecture circles seems to have contributed to a whole atmosphere of machismo and neo-avant-garde aggression. The theoretical language of deconstructivist theory is violent and sharp; the architecture milieu is exclusive - like a boy's club » (MCLEOD, 1996, p. 30).

RÉSUMÉS

Les dernières décennies ont vu croître le nombre de publications consacrées aux croisements entre genre et architecture. Cet article passe en revue une partie importante de ces contributions à l'histoire et la théorie architecturale. Il classe ces publications selon une typologie se fondant sur différents paradigmes qui ont marqué les *gender* et *women studies*. Il opère également une distinction entre les points de vue qui se concentrent sur la construction du genre et son inscription dans l'environnement du bâti, et ceux qui se focalisent sur la discrimination sexuelle repérée au sein des institutions d'architecture.

The last decades have seen an increasing number of publications devoted to the interconnections between gender and architecture. This article reviews a large amount of such contributions to architectural history and theory. It categorizes these publications according to a typology based upon consecutive paradigms within women and gender studies. It also differentiates between arguments focusing on gender constructions that are inscribed in the built environment and those focusing on gender discriminations within architectural institutions.

Die letzten Jahrzehnte haben eine wachsende Zahl an Veröffentlichungen zur Verbindung zwischen *Gender* und Architektur hervorgebracht. Dieser Artikel rekapituliert einen wichtigen Teil dieser Beiträge zur Architekturgeschichte und -theorie. Er unterscheidet die Publikationen nach Typen, die sich aus den verschiedenen Paradigmen der *Gender* und *Women Studies* ergeben. Der Artikel nimmt ebenfalls eine Unterscheidung innerhalb der Standpunkte vor, indem er die Geschlechterkonstruktion und ihre Prägung innerhalb eines Baus von den in Architekturinstitutionen festgestellten Fällen sexueller Diskriminierung abgrenzt.

Negli ultimi dieci anni è cresciuto il numero di pubblicazioni dedicate alle relazioni fra *gender* e architettura. Questo articolo passa in rassegna una parte importante dei contributi dedicati alla storia e alla teoria architettonica. Esso classifica le pubblicazioni secondo una tipologia fondata sui diversi paradigmi che hanno caratterizzato i *gender* e i *women studies*. Esso opera inoltre una distinzione fra i punti di vista che si concentrano sulla costruzione del genere e sulla sua iscrizione nell'ambiente costruito, e quelli che mettono a fuoco la discriminazione sessuale individuata in seno alle istituzioni d'architettura.

Las últimas décadas vieron crecer el número de publicaciones dedicadas a los cruces entre *gender* y arquitectura. Este artículo examina una parte importante de estas contribuciones a la historia y la teoría arquitectónica. Clasifica estas publicaciones según una tipología basada en distintos paradigmas que han marcado los *gender* y *women studies*. También opera una distinción entre las opiniones que se concentran en la construcción del género y su inscripción en el medio ambiente del armazón, y los que se concentran sobre la discriminación sexual situada en las instituciones de arquitectura.

INDEX

Mots-clés : théorie architecturale, masculinité, féminité, ordres, espace, planification, pensée égalitariste, femmes architectes, sexisme, enseignement, hiérarchies de genre, art social, architecture

Index géographique : États-Unis, Europe

Keywords : architectural theory, masculinity, femininity, orders, space, planning, egalitarian thought, women architects, sexism, teaching, gender hierarchy, social art

Index chronologique : 1900

AUTEURS

HILDE HEYNEN

Professeur de théorie de l'architecture à la Katholieke Universiteit Leuven et chercheuse au Radcliffe Institute (2007-2008). Elle est l'auteur d'*Architecture and Modernity. A Critique* (Cambridge [Mass.]/Londres, 1999) et coresponsable scientifique avec Gülsüm Baydar de *Negotiating Domesticity: Spatial Productions of Gender in Modern Architecture* (New York/Londres, 2005).